

IBAN DARRETCHÉ

François DUVERGÉ

Les personnages et les situations de ce récit étant purement imaginaires, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

A Marion, si loin

A Elise, si proche

Iban Darretche

François DUVERGÉ

Table des matières

Chapitre 1	5
Chapitre 2	21
Chapitre 3	40
Chapitre 4	54
Chapitre 5	84
Chapitre 6	103
Chapitre 7	132
Chapitre 8	158
Chapitre 9	181
Chapitre 10	215
Chapitre 11	228
Chapitre 12	252
Epilogue	271

Chapitre 1

En septembre 1957 Bixente Darretche, jeune bachelier brillant et ambitieux, quittait son beau village d'Ascain et montait à Paris pour faire son droit. Fini, pour un temps au moins, les montagnes et le sommet protecteur de la Rhune se dressant au loin, fini aussi les plages voisines battues par les vagues océanes, adieu les parties de pelote basque avec les amis, si bien racontées par Pierre Loti dans Ramuntcho.

La famille Darretche vivait chichement des produits d'une petite exploitation agricole, située sur le chemin d'Aldajaraï qui monte vers la Rhune. Un maigre troupeau de vaches et de brebis, laissé en pâture sur les herbages, fournissait quotidiennement le lait nécessaire à la fabrication d'un fromage, affiné dans la petite pièce aménagée à cet effet, de façon rudimentaire, à l'arrière de la ferme, et vendu chaque semaine au marché du jeudi. Quelques prés éparpillés, faute de remembrement, fournissaient le foin engrangé pour l'hiver au-dessus de l'étable et la luzerne pour les lapins. Une exploitation comme il en existait des milliers à l'époque, fixant une population encore très majoritairement rurale.

Enrique, le père de Bixente, avait travaillé dur pour maintenir l'activité de la ferme, sévèrement mise à mal par les années de guerre. Maintenant que les choses allaient mieux et que les effets d'une certaine croissance commençaient à se faire sentir, il ne comprenait pas le besoin de son fils à vouloir quitter la terre familiale.

- Que vas-tu faire à Paris mon garçon ? Ne peux-tu faire comme ton frère, trouver un boulot au pays et donner le coup de main sur l'exploitation qui vous reviendra un jour.

- Je n'ai que faire de la ferme Pa. Je veux réussir et gagner de l'argent et c'est à Paris que ça se passe. Je deviendrai un avocat célèbre et je reviendrai un jour au pays, riche et respecté.

- Tu rêves mon fils, les fils de paysans ne deviennent pas avocat. Tu vas te casser les dents. Je t'aurai prévenu, ne reviens pas pleurer quand tu réaliseras ton erreur.

- Ma décision est prise, je n'y reviendrai pas et je vais désormais me débrouiller pour m'assumer financièrement.

Ses parents étant de condition très modeste et s'étant prononcé contre son départ, Bixente savait bien qu'il ne pourrait compter que sur lui-même pour subvenir à ses besoins. Contrairement au cliché très souvent véhiculé

selon lequel la vie étudiante parisienne était une vie facile, heureuse, insouciant, il allait connaître durant quelques années une période très difficile, faite de privations et de petits boulots tout juste suffisants pour survivre. Faite aussi d'un travail intense, indispensable pour réussir ses examens et décrocher sa licence en droit. La faible lumière de la petite lampe de bureau qui éclairait sa table de travail, occupant quasiment la totalité de l'espace libre laissé par le lit, brillait souvent la nuit, dans la petite chambre de bonne en soupente qu'il avait trouvée à louer dans un vieil immeuble vétuste, à deux pas de la porte d'Orléans. Une chambre minuscule, sans eau, où la lumière du jour entrait avec difficulté, par un petit vasistas qui donnait sur les toits mansardés. Sur le palier, un petit lavabo et des WC étaient partagés avec trois autres locataires aussi mal logés, un autre étudiant, un chinois travaillant aux halles et un ouvrier des usines Citroën de Javel. De quoi déprimer et pousser au retour au village ! Mais le jeune garçon était ambitieux et volontaire, il s'était fixé le but de réussir et rien ne le détournait de cet objectif.

Cette époque passée loin de sa famille, de son village, isolé et pauvre, avait marqué à jamais Bixente qui s'était juré de ne plus connaître la pauvreté et d'assurer à ses enfants une condition matérielle leur permettant un plein épanouissement.

Dans cet univers triste et besogneux, une belle chose arriva. A la bibliothèque Sainte Geneviève qu'il fréquentait assidûment, Bixente fit la connaissance de Claudine, étudiante brillante en khâgnes au lycée Henri-IV. Claudine, issue d'une famille de petits fonctionnaires au PTT, avait obtenu une chambre à la résidence universitaire Jean Zay à Antony dans la banlieue sud de Paris, une des premières résidences de ce genre en France, inaugurée trois ans auparavant. Après avoir obtenu le diplôme de la très renommée Ecole des Chartes, la jeune fille devint bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale où elle fera toute sa carrière. Les deux amoureux se fréquentèrent durant leurs études et, leur diplôme en poche, se marièrent en 1961, Bixente étant alors avocat stagiaire. Leur fils Iban, Jean en basque, naquit en juin de l'année suivante.

Bixente s'inscrivit au barreau de Paris et se spécialisa dans le contentieux des affaires. Ses compétences exceptionnelles et son acharnement à défendre ses clients en firent rapidement un des ténors du barreau, particulièrement sollicité.

Dès lors, la famille Darretche vécut dans une grande aisance financière. Les honoraires très substantiels de Bixente et le salaire de fonctionnaire de Claudine assuraient au couple les moyens d'une existence prospère. La famille s'installa dans un luxueux appartement, au deuxième étage du douze boulevard

Beaumarchais dans le onzième arrondissement, tout près de la Bastille et de la place des Vosges. Un vaste séjour lumineux avec cinq fenêtres sur le boulevard, trois grandes chambres à l'arrière, sur cour intérieure, tout le confort d'un appartement bourgeois, dévolu par nature aux personnes de bonne condition. Dès sa naissance, Iban eut ainsi son domaine réservé, une vaste chambre, qu'il n'eut jamais envie de quitter.

Iban eu une jeunesse heureuse. Il connut la vie de tous les enfants gâtés; un confort matériel sans restriction, des jouets et des jeux à profusion, très vite de l'argent de poche, des vacances de luxe dans de nombreuses destinations touristiques, Antilles, Ile Maurice, les Seychelles et le ski en hiver dans les stations renommées des alpes françaises et suisses.

Le couple avait l'argent facile. Maintenant qu'ils avaient réussi, Bixente et Claudine multipliaient les signes extérieurs de richesse, voiture de luxe, grands restaurants, œuvres d'art dans l'appartement parisien et la maison familiale d'Ascain, vêtements confectionnés sur mesure par les grands couturiers.... Le jeune garçon baigna très tôt dans un univers de luxe, d'argent facile ou le paraître est très important car il tient lieu de marquage social, de signe ostentatoire de réussite. Tout naturellement, il ne pouvait pas imaginer que la réussite puisse s'exprimer autrement que par l'importance des moyens financiers affichés à travers un train de vie dispendieux. Iban restera

longtemps marqué par cet attachement au luxe et à la vie financièrement facile.

Bixente et Claudine veillaient cependant strictement à la bonne éducation de leur fils. Jamais Iban ne sortit du droit chemin; dans tous les domaines il donna satisfaction à ses parents particulièrement fiers de leur fils unique. Iban fit une scolarité sans aucun problème. A l'école primaire, du fait de ses indéniables facilités, on proposa plusieurs fois de lui faire sauter une classe. Mais ses parents refusèrent, préférant laisser leur fils suivre un rythme scolaire normal, lui permettant par ailleurs de pratiquer d'autres activités participant à son éducation et à son éveil. Ainsi, tout au long de son parcours scolaire, Iban s'adonna-t-il régulièrement à des activités sportives, football et natation tout particulièrement. Il suivit les cours du conservatoire Municipal Charles Munch de la rue Duranti et devint en quelques années un praticien convenable de la clarinette.

Mais l'activité qui lui plaisait le plus était le dessin et la peinture, surtout les aquarelles qui, au fil du temps, décorèrent les murs de l'appartement. Iban était doué et, encouragé par son professeur de dessin, souhaitait, après les Beaux-Arts, s'orienter vers une carrière artistique. Comme cela était prévisible, Bixente s'opposa fermement à cette orientation, jugée trop incertaine et ne correspondant en rien à ce qu'il avait imaginé pour son fils. Les professeurs de terminale abondèrent dans ce

sens, affirmant que, du fait de ses résultats scolaires excellents, le jeune garçon pouvait envisager l'intégration dans une des plus prestigieuses écoles d'ingénieur.

- Je ne peux pas te laisser gâcher ta vie Iban. Tu peux peindre pour ton plaisir tant que tu voudras mais pour en faire ton métier, c'est hors de question.

- Mais pourquoi ? J'ai du talent.

- Le talent ne suffit pas dans ce genre de métier. Du talent tu en as aussi au lycée. Tu vas faire tes études, intégrer une grande école et assurer ainsi ton avenir.

- Ça veut dire quoi assurer mon avenir ?

- Ça veut dire réussir dans la vie, gagner de l'argent, être du côté des gagnants, des guerriers. Cela t'ouvrira toutes les portes comme cela a été le cas pour moi. Ça veut dire aussi être respecté, voire être craint.

- C'est si important de gagner de l'argent ?

- Tu as vu la vie que nous t'avons offerte, ta mère et moi ? Tu as toujours eu ce que tu voulais, tu as toujours vécu dans le luxe et le confort. Tu crois que tout ça tombait du ciel ? C'est le résultat de notre travail, ce sont nos compétences et nos

mérites qui ont permis cette aisance financière dans laquelle tu as été élevé. Ne te projette pas dans une profession qui te conduira, sinon à la misère, du moins à coup sûr, à la gêne et à la précarité. Je n'ai pas trimé toute ma vie et fait tout ce chemin pour voir mon fils retomber dans la condition que j'ai quittée à ton âge en venant à Paris.

Iban lutta tant bien que mal mais dû capituler la mort dans l'âme. Il était meurtri mais n'eut pas le courage alors de s'opposer davantage à son père. De rage, il rangea ses pinceaux et ne toucha plus jamais à sa palette, la page de la peinture était définitivement tournée.

C'est ainsi, que son bac obtenu avec mention très bien, Iban se retrouva malgré lui en Maths Sup et en Maths Spé au lycée Louis le Grand. Malgré ses facilités, le nouveau bachelier, confronté à la concurrence d'élèves brillants et bucheurs, dû se mettre réellement au travail, ce qu'il n'avait pratiquement jamais fait jusqu'alors, ayant vécu sur ses acquis. Ces deux années furent laborieuses mais Iban se révéla un vrai matheux. Il prépara les concours sérieusement mais sans jamais tomber dans le bachotage intensif et sans abandonner ses activités sportives, au grand dam de ses parents. C'est peut-être du fait de cette dispersion et pour ne pas avoir consacré tous ses efforts à l'ultime préparation des concours qu'il rata de peu l'entrée à l'Ecole

Polytechnique à l'issue des oraux. Admis dans plusieurs grandes écoles il choisit l'Ecole Centrale, il avait tout juste vingt ans.

Il passa à l'école des années heureuses, insouciantes. Comparée au rythme intensif de la prépa, la scolarité n'était guère prenante mais faisait découvrir aux élèves des domaines scientifiques et techniques nouveaux éveillant leur intérêt et leur créativité. Iban profita de ses moments libres pour pousser le plus loin possible ses compétences en informatique, technologie nouvelle qui le passionna immédiatement dès qu'il l'aborda. Sa chambre devint un véritable laboratoire informatique, le matériel de l'époque n'étant pas encore miniaturisé comme aujourd'hui.

Plus que sa formation d'ingénieur, c'est sans aucun doute cette spécialisation en informatique qui permit à Iban d'être recruté, dans d'excellentes conditions, comme ingénieur informaticien par la Compagnie Bancaire en juin 1985, dès son diplôme obtenu. L'informatique de gestion se développait alors dans tous les domaines et les compétences en informatique, encore rares, étaient particulièrement recherchées.

Durant les cinq années passées à la Compagnie Bancaire, avenue Kleber, Iban, totalement investi dans son travail, donna entière satisfaction. Chargé de superviser la conception et la mise en place des procédures de contrôle

de gestion du groupe, Iban, à la tête d'une petite équipe d'informaticiens, s'épanouit pleinement dans ses activités qui le faisaient pénétrer chaque jour un peu plus dans le monde très particulier de la finance. Il mit en place avec succès l'ensemble des procédures de « reporting » imposées par la Compagnie à ses filiales. Il élaborait le tableau de bord permettant de suivre au jour le jour les principaux indicateurs d'activité des filiales et conçut un modèle de gestion de trésorerie qui, facilitant le travail de ceux qui avaient en charge cette responsabilité, améliora sensiblement les résultats financiers de la Compagnie. Il commença à travailler sur un modèle permettant de suivre en temps réel l'activité des marchés boursiers. Sa rémunération était devenue très conséquente et les primes de fin d'année se révélaient de plus en plus importantes. Iban vivait bien, sans compter.

Iban qui se révéla par ailleurs un bon manager d'équipe, prit goût pour les problématiques de gestion financière et décida de poursuivre dans cette voie, à laquelle ne le prédisposait pas sa formation initiale d'ingénieur. Il décida de donner une nouvelle orientation à son parcours.

Fort de son bilan, il négocia son départ dans de bonnes conditions financières, malgré l'amertume de ses supérieurs voyant un jeune cadre brillant, à haut potentiel, quitter le groupe. Il s'inscrivit au Centre de Préparation aux Affaires, le CPA, créé par la chambre de

commerce et d'industrie de Paris, qui allait devenir quelques années plus tard l'exécutif MBA d'HEC.

La mission du CPA était de former de manière pragmatique des professionnels de la direction d'entreprise, à partir de nouvelles méthodes d'enseignement, en particulier la méthode des cas de l'Université Harvard, partenaire du programme. Contrairement à de nombreux collègues faisant le CPA en même temps que lui, Iban, du fait de son train de vie antérieur et des économies importantes qu'il avait accumulées, avait les moyens financiers lui permettant de payer ses études et d'être dispensé d'exercer une activité professionnelle rémunérée pendant la durée de sa formation. Tout à ses études, il profita de l'important temps libre dont il disposait, comparativement aux autres, pour continuer à se spécialiser dans l'informatique financière. Il étudia un grand nombre de logiciels de gestion financière dont il devint un praticien aguerri.

Le contenu des cours et la pédagogie active, les travaux de groupe sur les cas et simulations, les conférences faites par de grands professionnels et les débats qui s'en suivaient, passionnèrent Iban qui obtint sans difficulté le prestigieux diplôme du CPA.

Iban n'eut pas besoin de chercher du travail. Dès la fin de sa formation il fut contacté par plusieurs entreprises et accepta la proposition qui correspondait le mieux à ses

aspirations, à savoir intégrer une importante institution financière. Fin 1992, Iban Darretche était recruté comme analyste financier par la Banque Parisienne de Crédit et d'Investissement, BPCI, une des grandes banques généralistes de la place de Paris, aux activités très diversifiées et de plus en plus internationalisées.

La BPCI est à la fois une banque de détail, disposant d'un important réseau d'agences sur l'ensemble du territoire offrant au public une large gamme de services en contrepartie de la gestion de leurs dépôts, et une banque d'investissement et d'affaires, participant de multiples manières à la structuration de l'économie française.

Iban fut affecté au service des fusions-acquisitions. Il y fit une entrée remarquée.

Par sa prestance tout d'abord. Grand, brun, la peau légèrement halée, le pas lent et l'allure modérée malgré l'apparence sportive, Iban surprend par son regard pénétrant, porté par des yeux marron foncé encadrés par des sourcils bien dessinés. Ses traits sont fins et les divers éléments de son visage sont bien proportionnés. Les cheveux mi- longs, raides et tirés en arrière, dégageant un front haut, achèvent cette composition sans aspérité. Iban parle lentement, sans jamais élever la voix, ses gestes sont précis et calculés, témoignant d'un excellent contrôle de soi. En un mot, Iban, toujours

impeccablement habillé, impressionne et impose le respect.

Par ses compétences ensuite. Très rapidement, ses connaissances informatiques impressionnèrent et furent recherchées par l'ensemble de ses jeunes collègues qui découvraient bien souvent, grâce à lui, des applications qu'ils ne connaissaient pas et qui complétaient les outils d'analyse utilisés dans le service. Contrairement à ce que pensaient de nombreuses personnes en voyant un jeune ingénieur rejoindre une banque, ses connaissances en matière financière impressionnèrent également. Son expérience à la Compagnie Bancaire et la formation du CPA permirent à Iban de discuter d'égal à égal avec des analystes chevronnés, impressionnés par sa bonne maîtrise des dossiers. Rapidement, sa réputation à l'intérieur de la banque alla croissant.

Iban participa comme collaborateur à deux dossiers importants. Le premier fut une opération de fusion à parité entre un groupe métallurgique français et un groupe indien, initiée par les pouvoirs publics dans le but de hisser le nouveau groupe ainsi constitué au niveau des grands opérateurs internationaux. Le second concerna l'acquisition par un groupe de la grande distribution d'une petite chaîne de magasins spécialisés dans l'équipement de la maison, connaissant une forte croissance mais souffrant d'un manque de capitaux. Dans les deux cas la contribution d'Iban fût décisive. Il fit

preuve d'un réel talent de négociateur. Son sens de la diplomatie, sa capacité d'écoute et son aptitude à la synthèse, sa parfaite maîtrise des aspects techniques de ces dossiers complexes par nature, firent merveille. Les deux affaires se conclurent positivement pour la BPCI. Iban, généreusement gratifié d'un substantiel bonus, fût promu analyste senior, devant d'autres collègues arrivés bien avant lui dans le service. Ses moyens financiers, accrus par de substantiels placements, commençaient à lui permettre un train de vie avoisinant celui qu'avaient connu ses parents.

On confia à Iban la responsabilité d'une première opération importante. Un groupe mutualiste d'assurances, en développement rapide et en excellente santé financière, souhaitait prendre le contrôle d'une des grandes institutions mutualistes françaises, deux fois supérieures en activité mais dont les ratios financiers s'étaient fortement dégradés du fait d'opérations hasardeuses. Le projet était osé et le succès n'était en rien garanti. Iban constitua une équipe dédiée : deux collègues du service avec lesquels il s'entendait parfaitement, Fusac Partners, un cabinet extérieur spécialisé dans les stratégies d'entreprises, Deloitte, un des « big five » de l'audit et Gide Noyette Nouel, cabinet d'avocats international avec lequel son père, Bixente, avait souvent collaboré.

Les négociations dont la confidentialité fût scrupuleusement préservée, furent longues et difficiles. L'évaluation des actifs demanda un long travail d'expertise, le montage juridique et financier fut particulièrement complexe à imaginer et à mettre en place. Au bout d'une année de discussions et d'aller-retour entre les protagonistes, une fois les grandes modalités arrêtées, les questions de personnes liées à la nouvelle gouvernance et les divergences de point de vue sur les modalités d'annonce de l'opération faillirent faire capoter l'opération. Iban dut faire preuve d'un fort charisme et d'une grande habileté de négociation pour éviter le naufrage. Son empathie, la qualité des relations personnelles qu'il avait liées avec les Présidents des deux groupes protagonistes et la confiance que chacun plaçait en lui, permirent de sortir par le haut de cette délicate affaire. L'annonce eut un retentissement exceptionnel tant le secteur d'activité était bouleversé par cette opération improbable, par laquelle le petit absorbait le gros.

La réputation d'Iban n'était plus à faire. Ses responsabilités ne cessèrent d'augmenter. Fin 1999, il devint directeur, chef du service fusions-acquisitions de la BPCI. Ses émoluments, salaire, primes et bonus de fin d'exercice, devinrent très importants. Ainsi, pendant dix ans la vie d'Iban fut marquée par des opérations mettant en scène des acteurs parmi les plus importants de l'économie françaises. Iban travaillait comme un forcené

et était en pleine lumière. Son objectif n'était cependant pas encore atteint. Il voulait prendre la responsabilité d'une structure opérationnelle, en assurer le développement par des opérations réalisées sur les marchés financiers.

L'occasion allait lui être donnée de réaliser son rêve.

Chapitre 2

En janvier 2003, juste après les fêtes de fin d'année, le président exécutif de la BPCI convoqua Iban au trente-cinquième et dernier étage de la « Tour BPCI » à la Défense. Iban avait eu l'occasion de rencontrer trois ou quatre fois le président auparavant mais c'était la première fois qu'il entrait dans le bureau présidentiel et, malgré son calme habituel, il était quelque peu impressionné et se demandait ce que pouvait bien lui vouloir le « boss », comme on l'appelait en interne. En trois décennies, le Président avait réussi à constituer un des plus importants groupes bancaires français privés, à partir d'une banque régionale, par fusion et absorption de plusieurs autres établissements financiers.

Par rapport aux étages inférieurs, où l'activité est intense, où les gens paraissent agités et courent après le temps, notamment le sixième où le service fusions-acquisitions est installé, l'étage de la présidence baigne dans un calme absolu. Les quelques bruits qui pourraient s'y faire entendre sont étouffés par les doubles portes revêtues de cuir, les tentures murales et l'épaisse moquette, où les pas laissent quelques instants une empreinte bien visible.

Le Président Bernard Fournier, bientôt soixante-cinq ans, inspecteur des finances, ancien directeur du trésor et ancien directeur de cabinet du ministre des finances, accueille lui-même Iban lorsque son assistante l'informe de l'arrivée de son visiteur. C'est un bonhomme tout en rondeur, de petite taille, engoncé dans un costume un peu trop étroit vu l'embonpoint excessif qui le caractérise depuis quelques années. Le regard pétillant d'intelligence et la voix douce laisse cependant paraître une autorité que nul ne conteste dans la maison et dans les milieux financiers.

- Asseyez-vous Darretche, je vous en prie.

Dans un coin de l'immense bureau présidentiel, Iban prit place dans un des deux fauteuils profonds que lui désignait le Président qui s'assit son tour sur un petit canapé, faisant face aux fauteuils, de l'autre côté d'une table basse.

- Café ?

- Volontiers, Monsieur le Président.

Pendant que le Président allait demander à son assistante de faire monter deux cafés, Iban ne pût s'empêcher de se lever et d'aller à l'une des grandes baies vitrées afin d'admirer le paysage qui s'offrait à ses yeux.

- Superbe, non ?

- Absolument magnifique, répondit Iban subjugué par l'étendu du panorama.

Le bureau du Président occupait tout un angle de l'étage, permettant aux visiteurs une vue à plus de cent-quatre-vingts degrés. Iban découvrait un spectacle superbe. A l'extrême est, le Sacré Cœur et la butte Montmartre, puis, au loin, le Centre Pompidou, le Louvre, les Tuileries, la place de la Concorde, l'Arc de Triomphe, plus à l'ouest, la Tour Eiffel, la Seine et le quartier Beaugrenelle, plus loin, à l'horizon, les collines du bois de Meudon et celles du parc de Saint Cloud. Tout près, au pied de la tour, la Grande Arche et l'immense parvis de la Défense, des Quatre Temps au pont de Neuilly.

- Je vois que vous avez ici la hauteur de vue qui vous permet de garder une juste vision des choses, Monsieur le Président, dit Iban en souriant.

- J'essaye Darretche, j'essaye, mais la hauteur des lieux ne garantit pas la hauteur de vue ! Allez, asseyons-nous.

Le Président enchaina

- Je vous ai fait monter, Darretche, pour vous faire une proposition. Voilà bientôt dix ans que vous êtes parmi nous. Il est inutile que je vous redise à quel point nous sommes satisfaits de vos résultats, la manière dont vous avez progressé au sein de

notre établissement suffit à l'attester. Au fil des dossiers dont vous avez eu à connaître, vous avez témoigné à la fois d'une excellente maîtrise des questions de corporate finance et d'un sens aigu de la négociation, ce qui est chose plus rare. Sans vouloir tomber dans la flagornerie, qui n'est guère mon genre, vous en conviendrez, j'ajoute que vous avez montré deux autres qualités, aujourd'hui indispensables à mes yeux. Vous êtes un excellent manager d'équipe, tous ceux qui ont travaillé avec vous me l'ont dit et vous êtes, par ailleurs, un informaticien pointu dans le domaine de la gestion financière, surtout dans la gestion de trésorerie m'a-t-on rapporté.

- Je suis très sensible à ces compliments, Monsieur le Président. J'ai toujours essayé de faire au mieux.

- J'irai droit au but Darretche. Vous le savez, la BPCI connaît un bon développement et nous n'avons pas à nous plaindre de nos résultats d'ensemble. Nos parts de marché évoluent très convenablement et notre place face à la concurrence reste forte et enviée par beaucoup. Un point cependant me soucie depuis un moment. Depuis la crise financière de 2001, due à l'éclatement de la bulle internet, j'observe le développement rapide des fonds communs de

placement et je constate que, dans ce domaine, nous ne sommes pas assez performants et que nos concurrents, plus présents que nous, prennent des positions qui risquent de nous faire perdre des clients avides de placements rémunérateurs. Cette question a fait l'objet d'une longue discussion au sein du conseil d'administration d'avant-hier et nous avons décidé de réagir vigoureusement.

- Je vous écoute avec intérêt, Monsieur le Président

- Nous avons donc décidé de créer un nouvel établissement financier spécialisé, filiale à 100% de la BPCI, dont la mission sera de gérer les fonds confiés par nos clients, entreprises et particuliers, à travers un ou des fonds de placement assurant la rémunération des capitaux pris en gestion.

- Cela me paraît une excellente idée, Monsieur le Président. J'évoquais une telle perspective il y a quelques jours avec le directeur général. Le marché des placements financiers à court terme est en effet très porteur aujourd'hui et de nombreux opérateurs s'y sont récemment engagés.

- Je le sais, André Fontaine m'en a dit un mot. L'affaire est simple Darretche, je vous confie la responsabilité de ce projet. Si vous acceptez, ce

dont je ne doute pas un instant, vous serez président directeur général de la nouvelle structure. Je vous donne les pleins pouvoirs pour monter et développer ce projet, vous pourrez constituer l'équipe performante qui vous conviendra, en prenant les compétences dont vous aurez besoin en interne ou en recrutant à l'extérieur. Vous me rapporterez directement, c'est un projet que je suivrai personnellement. Quarante ans c'est l'âge où il faut savoir prendre des risques Darretche, vous avez deux minutes pour réfléchir et me donner votre réponse.

- C'est inutile, Monsieur le Président, c'est oui, sans hésitation.

- Parfait, vous verrez les détails matériels vous concernant avec Fontaine, j'ai donné des instructions. Pour ma part, j'attends que vous soyez opérationnel au 1^{er} avril. Je vous laisse carte blanche, mais je me suis engagé auprès du conseil d'administration à ce que la rentabilité des capitaux investis soit une rentabilité à deux chiffres, dès la première année. Vous commencez dès demain.

- Très bien, Monsieur le Président. Je suis très honoré par la marque de confiance que vous me faites. Vous pouvez compter sur mon total

engagement pour assurer le succès de ce magnifique projet.

Iban était aux anges, il ne pouvait rêver meilleure situation. Il avait carte blanche pour faire ses preuves, il allait montrer qu'il était bien un « money maker ».

Les choses allèrent très vite.

La Société de Gestion de Placements Financiers, SGPF, fut créée et richement dotée en capital par son unique actionnaire. Iban loua deux étages de bureaux dans un petit immeuble bourgeois faisant l'angle des rue d'Astorg et Lavoisier, dans le 8^{ème} arrondissement, à deux pas de la place Saint Augustin, et meubla l'ensemble de façon fonctionnelle, sans ostentation excessive. Fort de l'appui du président Fournier, il constitua une équipe d'une dizaine de personnes aux compétences reconnues : des collègues de la BPCI avec lesquels il avait déjà travaillé, deux analystes débauchés de la salle de marché de la banque, deux anciens collègues de la Compagnie Bancaire spécialisés dans la gestion de trésorerie et deux camarades du CPA, l'un en poste dans un cabinet d'audit et l'autre dans un fond de placement d'une banque concurrente.

Filiale de la BPCI, la SGPF n'eut aucun problème pour obtenir des autorités monétaires les autorisations administratives et réglementaires nécessaires pour engager ses activités. Comme Iban s'y était engagé la nouvelle institution financière était en ordre de marche à la fin du mois de mars. Au plan personnel, sa rémunération avait fait un bond en avant considérable. Son statut de PDG lui autorisait un salaire à sept chiffres ainsi qu'un bonus important et croissant, indexé au résultat de fin d'exercice de la société.

A la fin avril, le président Fournier présenta à son conseil d'administration le plan de développement de la nouvelle société.

Le conseil se tint dans la grande salle du conseil de la BPCI. Une vaste salle au trente-cinquième, à côté du bureau du président, avec une pièce attenante servant de vestiaire et de dépose bagages et un coin bar tout au fond, donnant sur une petite terrasse plein sud, utilisée aux beaux jours. Une immense table ovale, permettant à une vingtaine de personnes de travailler confortablement, occupe l'essentiel de l'espace. Devant chacun des fauteuils, en cuir marron clair, avec accoudoirs et appui tête, un sous-main, en cuir également, avec bloc de papier à entête de la banque et stylo bille aux couleurs de la banque. Au milieu de la rangée de sièges tournant le dos aux baies vitrées, le fauteuil du président Fournier, plus imposant que les autres et rehaussé pour compenser